

Reste encore et toujours l'expérience  
*presque* naïve de la peinture...

De celle où l'on saisit les pinceaux *dans*  
la couleur par un besoin irrépressible  
de recouvrir la toile, d'effacer le blanc,  
de voiler le monde objectal de la réalité –  
d'être le nouvel apprenti sorcier... Tâche  
pariétale, à l'image des premières em-  
preintes, de la main plaquée sur la roche  
qui repousse ou attire la voûte de la grotte.  
Acte premier, *toujours* aussi vivace, à partir  
de quoi la peinture reste *encore* à inven-  
ter. Signe enfin d'une subversion risquée  
où le recouvrement est l'éblouissement

d'un contact premier avec la matière – de la vie spiritualisée de la couleur face à la matière opaque, tentant dans le recouvrement une autre transparence, un pouvoir humain de voir qui ne soit pas seulement celui de l'œil mais de la main.

Steve Dawson ne sait pas d'abord qu'il peint lorsqu'il s'abandonne aux couleurs. Le pinceau prolonge naturellement les doigts. Les toiles s'effeuillent très vite, comme celles d'un arbre fragile, toutes saisons mêlées, entre le vert trop tendre d'un avant printemps, les chairs bleues de l'été et le mordoré de l'automne. Saisons de la peinture sous une main première ! Saisons encore immaculées d'une première convulsion des signes, de guirlandes de virgules colorées qui courent sous le pinceau où l'apprenti sorcier (pas encore le peintre) danse sur la toile, se dévoile, porte une nudité naïve de nageur premier dans une eau transparente. C'est le miracle des pre-

mières créations : la toile éblouit quand le peintre semble aveugle.

Commence l'apprentissage. Où il s'agit d'arpenter des peaux bariolées, de mesurer la danse, de compter les mouvements – puis de répéter les pas, les gestes... Bref de fixer des points par où rebondir – par où « être » peintre. Apprentissage difficile dont on ne sait rien et qui ne s'explique pas. L'arpenteur découvre ce qu'il n'a pas appris, brode sur des taches, tente une cartographie, navigue et apprend son métier de nautonier. C'est que la toile joint les deux rivages. C'est qu'un abîme menace. C'est que le temps s'introduit et que l'artiste résiste ou se laisse conduire. C'est la première intimité de la peinture, souvent déchirante, parce que le peintre (qu'il est alors devenu) commence à douter, à calculer, à vouloir : à faire œuvre, dans l'élongation de la trace, dans le temps, dans l'histoire, dans la preuve illusoire du vrai.

Steve Dawson a connu ces étapes. Je les ai vécues plusieurs fois à ses côtés. J'ai vu de mois en mois, le geste premier se multiplier, se raturer, se copier, puis s'effacer. Se réinventer enfin. Et recommencer, *encore et toujours*, parce que l'apprenti est devenu sorcier et que le temps de la peinture devient portrait : nouvelle âge d'écriture, autres territoires, peinture pour naître...

Tout ce qui est l'avenir et qui ne se devine pas, tout ce qui permettra de sceller très bientôt un nouveau rendez-vous fait déjà preuve. L'entracte de l'exposition et le catalogue ouvert en pleine page en sont les premières clés.

### *Post-scriptum*

J'ai revu les toiles qui vont être accrochées. « Paysages abstraits », de mer et de nature, tels qu'on les surplombe des hauteurs de Vallauris où je l'ai surpris à peindre pour la première fois. L'enivrement de la couleur, peu à peu, fait corps. À la lumière dorée – plaquée comme l'or métallique de la Californie natale de Steve Dawson – s'est substitué l'or bleu de la lumière azurée. La mer a submergé les collines sur un horizon très haut, repoussant le ciel ou plutôt le mêlant à l'allégresse naturelle. Le tableau est devenu un habitacle de gammes. Reste à en déchiffrer les musiques et pour Steve Dawson à en articuler les rythmes.